

qu'ils soient ambassadeurs, consuls ou matelots ; et, sous ce rapport, le matelot vaut le consul, en principe du moins.

M. Lefavre s'en prend à l'étiquette du Dominion. Ce n'est pas juste. Le Dominion n'a pas d'étiquette particulière. Il suit celle qu'on lui assigne en Angleterre, à preuve l'ordre déjà mentionné du ministre des colonies au sujet des consuls.

A. GÉLINAS.

P. S.—Depuis que ce qui précède est écrit, M. Lefavre a eu la complaisance de nous faire servir, dans le Journal de Québec, un remarquable éreintement. Chose curieuse, notre aimable confrère du Journal se prête à ce manège de l'ombrageux consul après avoir lui-même, comme plusieurs autres journaux de la province, du reste, reproduit sans commentaires, dans un de ses numéros précédents, l'article qu'il dénonce maintenant. Dans cet éreintement, qui a la prétention d'être une réponse, il est question de notre noblesse française, des de Léry, des de Salaberry, des de Beaujeu, etc. On se demande ce que ces familles ont à faire avec ce débat. Il ne s'agit pas de la noblesse française ; il s'agit de la noblesse anglaise et de l'étiquette anglaise. Est-ce notre faute, à nous, si cette étiquette ne reconnaît pas la noblesse d'origine française, pas plus qu'elle ne reconnaît les consuls français, dans l'ordre de la préséance ? Autant vaudrait nous accuser d'avoir causé la vente du Canada à l'Angleterre, ce qui n'est pas le fait des Canadiens, M. Lefavre doit le savoir. A quoi servirait-il de déguiser la position réelle des consuls du Canada ? Ce serait aussi superflu que de vouloir, comme le fait l'habile écrivain du Journal, poser M. Lefavre en diplomate et lui attribuer le pouvoir de négocier un traité entre la France et le Canada. A. G.

LE TABIF

Enfin, on le connaît, ce tarif si impatiemment attendu. M. Tilley l'a mis au monde vendredi soir, et le nouveau-né est exposé en ce moment à la contemplation de la Chambre et du public. Que faut-il en penser ? Les journaux conservateurs chantent victoire, et ceux qui voulaient la protection disent que le gouvernement a tenu ses promesses. Les journaux libéraux prétendent que le nouveau tarif n'aura d'autre effet que de faire payer plus cher au peuple ce qu'il consomme, et ils dénoncent en particulier la taxe sur le blé, la farine et le charbon.

Nous ferons connaître dans notre prochain numéro le pour et le contre.

Contentons-nous de dire aujourd'hui que la liste générale est élevée de 17 1/2 à 20 pour cent, et qu'un certain nombre de produits qu'on peut fabriquer dans le pays ont une protection variant de 25 à 35 pour cent. Les droits d'accise sur les spiritueux ont été augmentés et ceux sur le tabac en torchettes et sur le malt ont été diminués. On a eu la bonne idée aussi de réduire les droits sur les vins français, qui n'auront à payer à l'avenir que 25 cents par gallon.

Il est incontestable que le nouveau tarif va opérer une heureuse révolution dans la situation matérielle et même politique du Canada ; que le gouvernement a fait ce qu'il a promis et ce que le pays réclamait. Avec quelques modifications relativement à la taxe sur le blé, la farine et quelques autres articles, il sera aussi parfait qu'il peut être, vu les intérêts divers et immenses qui sont en jeu.

Nous l'examinerons dans notre prochain numéro dans son ensemble comme dans ses détails, dans ses effets relativement à la Confédération en général, et à la province de Québec en particulier.

L.-O. DAVID.

Le Courrier des Etats-Unis fait l'éloge de l'éloquence du Rév. P. Laffely, un jésuite de talent, qui a donné à New-York, dans l'église de Saint-Vincent de Paul, une série de conférences remarquables.

DISCOURS

prononcés à Chambly, le 24 février dernier, à l'occasion du centenaire de la naissance du Héros de Châteauguay.

Après un court préambule, M. B. R. avocat, de Saint-Jean, s'exprime ainsi :

Ce n'est pas ici une joute oratoire ; c'est plutôt un congrès national dont la convocation, inspirée par le patriotisme et la mémoire du cœur, rassemble sur une terre riche en souvenirs historiques quelques amis de leur pays, heureux de se rencontrer pour s'entretenir du passé et de l'avenir, et rendre spécialement hommage au héros dont la noble figure se détache, majestueuse et rassurante, sur les ombres qui planaient au commencement du siècle sur nos destinées. Le Canada tout entier s'est à l'avance incliné à l'idée du spectacle que devait en ce jour offrir Chambly—l'hospitalier et pittoresque Chambly, dont la grande nature a si fréquemment servi de décor aux scènes émouvantes des premiers temps de notre histoire.

Quoi de plus imposant, en effet, et de plus digne de respect que cette réunion ?

Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis le jour où de Salaberry sauva la Patrie ; dans l'intervalle, nos maisons d'éducation—foyers d'intelligence et de patriotisme—gravaient dans la mémoire de la jeunesse confiée à leurs soins, cette page incomparable de nos annales ; au jour des fêtes nationales, les orateurs provoquaient les applaudissements de la foule en rappelant Châteauguay ; au coin du feu, l'aïeul chantait la valeur de l'intrépide colonel, et l'enfant, à ces accents parfois naïfs, mais toujours vrais, toujours fiers, sentait germer dans son cœur le désir précoc de s'enrôler sous le glorieux drapeau ; et d'émotion le vieillard se taisait... C'est ainsi que d'âge en âge se transmettaient les échos de cette rencontre éclatante.

Il convenait, cependant, de faire quelque chose de plus ; et des cœurs généreux ont élevé la voix ; et de toutes les parties du pays sont accourus les délégués de la nation, lesquels, après avoir donné quelques prières à l'âme du héros, ne veulent pas s'en retourner sans déposer sur sa tombe quelques fleurs—fleurs du souvenir et de la reconnaissance que la libéralité publique transformera bientôt en un trophée digne de lui, digne de nous.

Mais il y a ici autre chose que du sentiment. C'est la réalisation d'une saine et noble idée qu'un poète canadien traduisait ainsi dans son langage harmonieux :

Portons vers les aïeux un regard salutaire ; Hélas ! dans notre orgueil habile à nous complaire, Il arrive souvent que nous les oublions. Notre passé réclame un respect populaire ; Enseignons l'avenir par nos traditions.

Il y a dans ces vers une réprimande et un conseil. Si tous n'ont pas mérité la réprimande, tous au moins sont tenus de suivre le conseil en y mettant d'autant plus d'empressement que l'étude de notre histoire est un devoir et un attrait.

Nous réclamons une place aux foyers des nations ; or, chaque nation a sa destinée : le peuple canadien à la sienne—mission pleine de grandeur, de charmes et d'entraînements.

La mission d'un peuple ressemble à ces vastes et superbes monuments que l'on érigeait aux âges de foi. La vie d'un homme ne suffisait point à leur construction. D'habiles architectes venaient successivement prendre la direction des travaux : l'œuvre terminée, elle était d'autant plus parfaite que chacun de ces maîtres de l'art s'était davantage inspiré des plans primitifs.

Dans la poursuite des desseins à nous assignés par la providence, les générations se succédant les unes aux autres sont autant d'architectes sur qui retombe l'immense responsabilité de secondier les vues de Dieu sur nous, et de réaliser les intentions des fondateurs de la colonie.

Ces intentions et ces vues, voulons-nous les bien connaître ? Le passé est là prêt à nous en livrer le secret.

Nous avons l'obligation de remettre intact à nos descendants un héritage sacré : notre foi, notre langue et nos lois. Pour les transmettre ainsi, il faut les conserver. Écoutez encore les voix éloqu岸tes du passé : elles nous diront comment nos ancêtres ont agi lorsque les mêmes préoccupations les assaillaient. Vous le savez, l'expérience est un maître.

Le père qui voit son enfant sur le point de s'éloigner pour aller à son tour fonder un établissement, ne se contente pas de le bénir. Après lui avoir indiqué le but et les moyens de l'atteindre, il le prémunit contre les dangers et les découragements en lui rappelant ses propres angoisses, ses luttes, sa constance et ses triomphes :—scène touchante et pleine d'analogie avec la situation actuelle de notre pays.

En effet, mesdames et messieurs, la vie du peuple canadien devra prendre tôt ou tard un autre caractère ; la prochaine génération verra peut-être s'opérer cette transformation. Sur nous retomberait alors la grave et importante mission de donner les derniers conseils à cette jeune et intéressante nation disposée à briser enfin les liens l'attachant à sa métropole pour entrer seule et indépendante dans la voie de l'avenir. En ce moment, le legs de nos traditions serait bien la plus puissante exhortation que nous pourrions lui adresser. Hâtons-nous donc de les dérober à l'oubli pour en faire quelque chose comme un drapeau portant dans ses plis ces paroles du bon roi Henri IV à ses soldats avant le combat : " Si dans la mêlée vous par-

diez vos bannières, regardez mon panache " blanc : vous le trouverez toujours au chemin " de l'honneur et de la victoire."

En quelques mots, mesdames et messieurs, voilà le devoir.

Mais le travail que suppose l'accomplissement de ce devoir est-il donc sans charmes ?

Ici se présente à mon esprit, dans un seul tableau, toute cette histoire commençant à la prise de possession du sol canadien par Jacques Cartier au nom de Dieu et du roi de France, et se continuant jusqu'à ce mouvement, unique dans les temps modernes, et qu'on a appelé les croisades canadiennes—deux actes de foi et de dévouement qui réjouissent l'Eglise et glorifient la patrie. En vain je cherche partout, dans l'antiquité comme depuis, et je ne trouve rien qui surpasse en intérêt et en grandeur cette magnifique épopée dont Châteauguay est un si mémorable épisode. On dirait que tous les héros se sont donné rendez-vous sur le sol de notre cher Canada. Et comme toujours, les âmes consacrées à Dieu forment l'avant-garde. Voyez ces missionnaires, ces douces et humbles religieuses—liens mystiques entre le ciel et la terre. Ni les flots, ni la barbarie, ni les privations ne les arrêtent. Ils bravent la neige et les glaces, les bêtes féroces et les sauvages plus cruels encore ; ils entrent hardiment dans la forêt et la parcourent en tous sens à la recherche du martyre. Mais, tout en allant leur chemin, ils instruisent la jeunesse et les vieillards, convertissent les peuples, et allument le flambeau de la vraie civilisation au sein des solitudes indiennes. Pour couronner cette vie de labeur et l'abnégation, ils donnent leur sang. Mais de ce sang généreux naissent d'autres missionnaires, d'autres vierges qui continuent l'œuvre de leurs devanciers ; encore aujourd'hui, de Halifax à Vancouver, de New-York à San-Francisco, des bords de la Saskatchewan aux bords du Mississippi, on trouve des représentants de notre race distribués aux âmes de bonne volonté le Pain des Forts et celui de l'intelligence.

Détournant pour un instant nos regards de ce ravissant spectacle, pour les fixer sur un autre coin du tableau, nous apercevons nos voyageurs explorant le nord du continent américain, découvrant les pays et les fleuves, ouvrant de nouvelles routes au commerce.

Autour de Montréal et de Québec, et sur les bords du Richelieu, les colons labourant leurs champs, tiennent la charrue d'une seule main ; le l'autre, ils épaulent le fusil pour se défendre contre les agressions réitérées des tribus iroquoises.

Pendant deux siècles et demi l'on se bat un contre dix ; tantôt contre les sauvages, tantôt contre les régiments anglais ; bien souvent contre les deux à la fois. Toujours inférieurs en nombre, ce n'est qu'à force d'aun lève, de courage et d'adresse que nos pères résistent. Sur mer, d'Iberville ; sur terre, Champlain, de Maisonneuve et DuRoi ; de Varennes, mais le plus illustre, le Verchères, Montcalm et de Lévis, commencent à la victoire. Mais enfin, abandonnés de la France, succombant au nombre, ils nous font mettre bas les armes, et subir le joug étranger.

Toutefois, cette suspension d'armes n'est que temporaire. Arrive la guerre de 1812 et 1813. Faisant taire nos ressentiments pour réentendre la voix de la loyauté, nous courons nous ranger sous les étendards britanniques. Et la victoire nous sourit encore ! Trois cents voltigeurs canadiens-français, sous la conduite du colonel de Salaberry, mettent en fuite 7000 hommes disciplinés, et conservent le pays à leurs nouveaux maîtres.

Aux lauriers gagnés sur les champs de batailles, il faut ajouter les couronnes cueillies dans l'arène politique. " Malgré la tyrannie, " écrit Benjamin Sault, malgré notre pauvre " vrété, il nous restait assez de cœur pour entre- " prendre les luttes politiques ; nous les avons " entreprises résolument ; elles ont duré " soixante-quinze ans, et pied à pied durant " cette longue période, nous avons regagné le " terrain perdu par la faute de notre ancienne " mère-patrie, nous nous sommes refaits politi- " quement, commercialement, et comme na- " tion."

La voilà, messieurs, notre histoire ; et je l'affirme de nouveau, à mes yeux, le genre humain n'offre rien de plus digne d'admiration que cette série de faits héroïques, d'actions éclatantes et audacieuses, d'exemples d'abnégation, de long martyre et cette lutte continuelle pour Dieu, la vie et la liberté.

Popularisons cette histoire, semblable à une longue chaîne d'or dont chaque anneau serait surmonté d'une pierre précieuse. " Elle est, " disait récemment un écrivain français, le fonde- " ment de nos droits, le recueil de nos titres et la " garantie de l'avenir."

Que toutes les influences concourent à cette œuvre. Que dans la famille comme dans les écoles, l'enfant apprenne ces courageux exploits qui étonneront les âges futurs et leur apparaîtront couronnés de l'aurole du merveilleux. Stimulons son ardeur en lui donnant pour récompense les livres sortis de la plume de nos écrivains canadiens. Et nous, qui n'avons ni les aptitudes ni les loisirs nécessaires pour devenir les émules de ces écrivains, accordons-leur, en outre de nos sympathies, un encouragement efficace.

Pourquoi la presse n'obligerait-elle pas le feuilleton à céder de temps à autre sa place à une page d'histoire ? C'est une réforme qui aurait le double avantage de purger nos journaux de ces reproductions généralement impropres à former le cœur ou le goût, et de les faire travailler à l'infusion du sang généreux des âges passés dans les organes de notre jeune société,

Elle ne les éloignerait pas non plus du seul but que semble avoir la presse périodique en ce pays : faire de la politique.

Oh ! la grande et fructueuse politique que de faire aimer son pays !

De même que la religion offre des consolations à toutes les douleurs, ainsi l'amour du sol natal, érigé en culte, serait un adoucissement à presque tous les maux. Dans l'infortune comme dans la prospérité, le peuple trouverait encore des charmes et du bonheur à partager le sort de son idole : la Patrie. Or, la satisfaction dans la société, c'est l'obéissance aux lois, le respect des autorités, l'union dans les familles comme dans les diverses classes de la communauté, c'est la paix intérieure avec tout ce qu'elle a d'avantageux.

Au reste, pratiquer un culte, c'est imiter les vertus de ceux qui l'ont établi et fidèlement conservé.

Ah ! vous le savez, l'aurore de notre vie nationale est belle et pure ; elle est resplendissante comme la gloire même ; nos ancêtres ont donné l'exemple de la loyauté, du courage et des sacrifices ; ils ont aimé le travail, ce sol teint de leur sang, la liberté et leur Dieu. Cela est suffisant pour faire un peuple grand et heureux. Or, le but de la politique qu'est-ce, sinon de rendre les peuples heureux et prospères ?

Hommage aux écrivains qui consacrent leurs talents à retracer les vertus de nos aïeux ! Hommage à vous, messieurs les promoteurs de cette démonstration ! L'histoire dira à la louange de chacun ce qu'il aura fait pour la perpétuation des glorieux souvenirs qui la trahissent et les archives publiques nous ont conservés, et pour leur diffusion parmi le peuple. Mais à nous, vos hôtes, de vous remercier dès aujourd'hui d'avoir pris l'initiative d'un aussi bon mouvement, et de nous avoir donné l'occasion de participer à une fête si propre à réhausser dans les idées de tous, du pauvre comme du riche, du plus humble comme du plus grand, l'éclat de nos annales.

DISCOURS DU DR M. D. S. MARTEL

Mesdames et Messieurs,

L'éclat et la puissance des nations se révèlent par la nature et la grandeur de leurs établissements, toujours fondés dans un but d'utilité publique et d'intérêt général.

Les Grecs et les Romains, qui avaient porté au plus haut degré la gloire militaire, érigeaient de nombreux monuments destinés à perpétuer le souvenir de tels ou tel fait d'armes, et à entretenir dans toutes les couches sociales cette humeur guerrière et cet amour de la terre natale qui mettent un frein à toutes les ambitions, et obligent à respecter la frontière. C'est ainsi que ces peuples élevèrent à leurs armées et à leurs généraux les colonnes, les obélisques et les arcs de triomphe qui ornent encore aujourd'hui les vieilles cités de l'Europe, et qui ont survécu aux ravages des tempêtes et des révolutions.

Messieurs, en vous réunissant ce soir dans cette salle pour célébrer le centième anniversaire du héros de Châteauguay, vous élevez à cet illustre enfant du sol canadien un magnifique monument ; un monument dont la voix, s'harmonisant avec les échos du passé, ne manquera pas de dire aux générations à venir les prodiges de valeur accomplis en 1813, par les Voltigeurs et leur chef immortel, sur les bords d'une modeste rivière qui coule à quelques milles seulement en arrière du superbe Saint-Laurent. Ce monument aura aussi le précieux effet de réveiller au cœur de notre brillante jeunesse l'ardeur militaire et le patriotisme qui animaient autrefois nos ancêtres. " Nulle part, disait, il y a quelques semaines, le noble marquis qui préside actuellement aux destinées du Dominion, nulle part la loyauté n'est plus vraie, plus fermement assise que parmi les Canadiens français. " Or, la loyauté n'exclut pas l'armement guerrier ni l'amour sacré de la patrie ; au contraire, elle les supporte toujours. Il faut peut-être que l'on donne l'exemple. Manquera-t-on de le faire ? Je ne le crois pas.

Dernièrement, l'un de nos meilleurs journaux littéraires de Montréal publiait une gravure montrant le héros de Châteauguay, debout, et adressant la parole à un groupe d'officiers au milieu desquels on voit le maître de la milice et de la défense, l'hon. Rodrigue Masson. Il leur dit : " Maintenant qu'un Canadien-français est à la tête du département de la milice, que l'on fasse revivre l'ardeur militaire des Voltigeurs."

Messieurs, il n'y pas à en douter, c'est pour réaliser le vœu de Lémidas Canadien, qui s'est éteint ici, il y a cinquante ans, au milieu des regrets universels de sa paroisse et de son pays, que l'honorable ministre de la milice a bien voulu honorer de son patronage cette célébration. Je ne crois pas qu'il soit possible de bien comprendre toute la portée qu'aura cette fête, ni de calculer les heureux résultats qu'elle devra produire. Désormais, qui pourra redouter les fatigues de la vie militaire ou les périls des combats, à la pensée qu'un jour peut-être son nom sera célébré comme celui du vaillant colonel, par les voix les plus éloqu岸tes et les mieux autorisées, dans une assemblée composée de prêtres distingués, d'hommes d'Etat éminents, de citoyens honorables appartenant à toutes les nationalités qu'embrasse ici le drapeau britannique, et de hauts dignitaires de l'armée du Dominion, auxquels sont venus se joindre quelques-uns des intrépides et courageux zouaves, justement appelés les défenseurs de l'Eglise ; dans une assemblée rehaussée par la présence de dames qui, à l'exemple des femmes de Sparte, n'hésiteront jamais à faire les sacrifices que réclament d'elles la patrie en danger ; dans une